

Cultur...elles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **73 (1985)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A LIRE MADAME EST SERVIE

Voilà un petit chemin de pierres* qui a tout du chemin de croix. Le nouveau monde ne sourit décidément guère à la petite ruche d'Hélène Grégoire. Les lectrices de FS se souviennent de son épopée de « maudite » dans le grand nord. Dans son dernier ouvrage, elle relate son aventure ancillaire aux États-Unis.



Hélène Grégoire

Jacques et Maria, toujours à la recherche d'un espace où s'épanouir, quittent le Canada. Ils sont engagés comme valet de chambre et cuisinière par les Guinness, des patrons on ne peut plus énigmatiques. Si Jacques reste égal à lui-même, calme et fort dans n'importe quelle situation, il n'en va pas de même pour Maria : celle-ci souffre d'autant plus de sa nouvelle condition qu'elle est étrangère en tout. Fille de la terre, à la fois fragile et forte, soumise mais obstinée, elle apprend de l'intérieur le monde de la servitude. Rien ne lui est épargné. Elle en rend compte ici sans rien ajouter ou retrancher. Sa démarche a valeur de témoignage : Ne met-elle pas ses « outils du pauvre » au service de ceux qui n'ont pas les moyens de s'exprimer ? Son public ne sera pas déçu à la lecture de cet ouvrage, fort et authentique. — (ed)

* **Le petit chemin de pierres**, Hélène Grégoire, Ed. Age d'Homme, 237 pages.

PASSE ANTÉRIEUR

Dans ce livre*, Gabrielle Faure a voulu moins reconstruire son propre passé que le passé antérieur de ses parents et grands-parents, de tel oncle ou telle tante, qui a indirectement marqué son enfance. Elle n'a pas fait une autobiographie ni un roman proustien, bien que parfois une plume d'oiseau, une odeur, un bonbon fasse comme la célèbre madelei-

ne surgir une réminiscence. En trois récits juxtaposés, G. Faure va à la quête de ce passé antérieur parce qu'il permet de mieux comprendre, parce que, assumé, il est enracinement et source de vie.

A l'âge où l'on commence à regarder en arrière, elle constate qu'elle aime mieux les palmiers que les sapins, les plages ensoleillées que les pâturages du Jura, mais c'est à la maison de ses vacances d'enfant qu'elle revient, après « avoir brisé les scellés apposés par les araignées ». C'est là qu'elle retrouve le « fond secret » de sa personnalité, sa vraie « patrie ».

Elle tente d'approcher ces gens d'autrefois de l'intérieur et, plutôt que de les analyser, de deviner comment ils ont vécu les événements d'existences généralement difficiles. Les morts sont nombreuses. Mais la sensibilité de G. Faure n'est pas exempte d'ironie, il y a des passages amusants, et ici ou là une allusion féministe ou politique au présent. Sa recherche du temps perdu l'entraîne assez loin, jusqu'à parcourir une rue ou une ville inconnue. Elle donne envie à son lecteur de faire comme elle, de plonger dans un passé qui peut sembler aride ou lointain, pour lui rendre cette vie qui nous fait, qu'on le veuille ou non, un peu ce que nous sommes.

Perle Bugnion-Secretan

* **La Source dans les sables**, L'Aire, Lausanne, novembre 1984.

LES SPIRALES DE LA MORT

Angoisse, impuissance : « Qu'elle est épuisante, la longue marche des malvivants dans la sablonneuse touffeur du désert »... Néant : « Il n'y a pas de Serpent d'Airin ». Maria, l'héroïne d'Edith Habersaat* est en quête d'absolu. Et l'absolu de son mari Aliocha, pour qui la croyance en le Dieu d'Israël est la réponse à tout questionnement, ne la satisfait pas entièrement, elle qui évolue sur une

« païenne planète ». La vie de Maria se déroule dans une transe perpétuelle. Elle a un besoin infini d'affection et ne sait pas comment l'exprimer. Survient alors le drame. Est-ce un accident, un crime ou un suicide ? L'inspecteur Darnel enquête. Il reste perplexe face à cette femme qui paraît suspecte au voisinage. Ne reçoit-elle pas des hommes en l'absence de son mari ? Se préoccupe-t-elle beaucoup de ses enfants, Alexandre et Tanja ? Le roman se cristallise alors autour de l'accident, effritant peu à peu les certitudes d'Aliocha. Et si le Serpent d'Airin n'existait pas ?

Pour Edith Habersaat, « En Spirales » est le roman de l'inachèvement. Elle y retrace « l'errance de personnages en quête de cette finitude, par définition



Edith Habersaat

inaccessible à l'homme ». Un roman au goût de sang, où la non-réponse, l'écoute impossible, plongent finalement les héros dans le néant. — (ed)

* **En Spirales**, par Edith Habersaat, Ed. Age d'Homme, 159 pages.

ABONNEZ-VOUS !
POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS 1 année **Fr. 38.—**

NOM : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

N° postal et lieu : _____

J'ai eu ce journal : par une connaissance Au kiosque

A renvoyer à FEMMES SUISSES, case postale 323, 1227 Carouge

LA SOCIÉTÉ SUISSE DES FEMMES PEINTRES, SCULPTEURS ET DECORATRICES **PORTRAIT DE GROUPE AVEC DAMES**

Lorsqu'à la fin du siècle dernier, les femmes artistes tentèrent d'entrer dans la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses (SPSAS), elles se virent opposer un refus net et indigné de la part d'un aéropage de vieux messieurs barbus dirigé par Hodler. « Du côté de la barbe est la toute-puissance... La barbe de Ferdinand Hodler était très fournie ! », commente Janine Thélin, ancienne présidente centrale, en évoquant l'origine de la Société suisse des femmes peintres, sculpteurs et décoratrices (SSFPSD).

Forte aujourd'hui de 450 membres répartis en cinq sections, cette organisation n'a cessé de déployer une intense activité au service de la vie culturelle du pays.

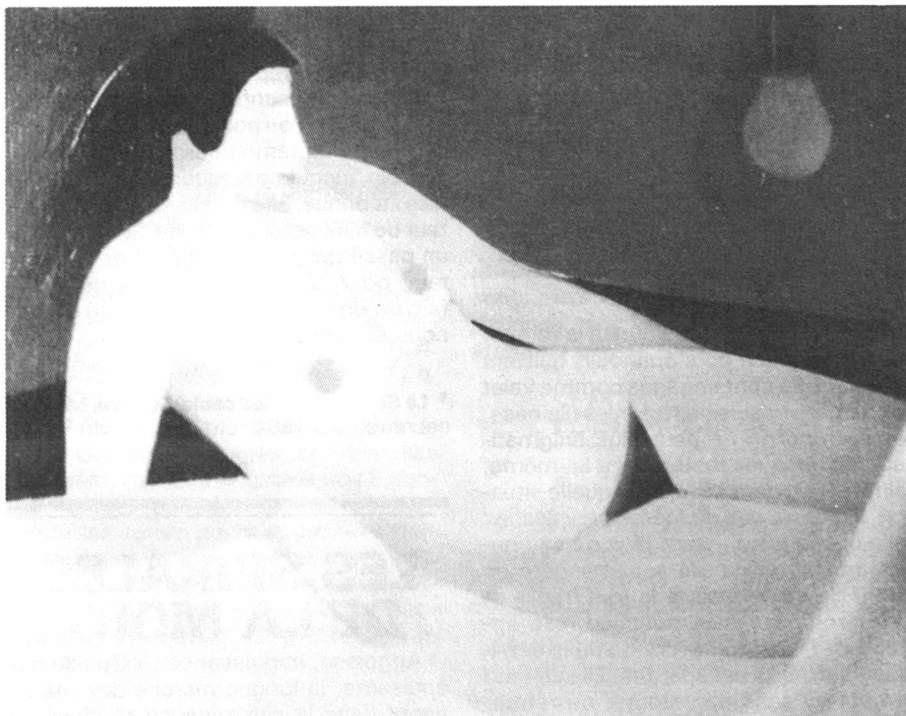
« — Notre association entend favoriser les intérêts professionnels et artistiques de ses membres », explique Gisela Unser, artiste peintre, présidente de la section de Genève. « Elle organise des expositions et des concours tout en favorisant des contacts amicaux entre créateurs. Notre section genevoise contribue au développement des arts dans la cité, suscite des échanges d'idées entre ses membres et met l'accent sur le resserrement des liens avec d'autres artistes suisses. »

Femmes Suisses : On peut se demander si l'existence de deux sociétés d'artistes, l'une masculine, l'autre féminine, poursuivant les mêmes objectifs, a encore une signification actuellement ?

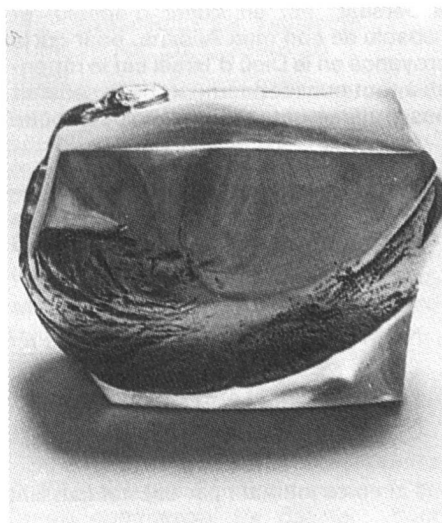
Gisela Unser : Il y a eu dans les années 1970 des tentatives de rapprochement, mais la fusion envisagée a échoué. Les divergences portaient sur les réticences des hommes à admettre parmi eux les décoratrices, c'est-à-dire les illustratrices, orfèvres, lissières et céramistes. A ces « bricoleuses », ils proposaient tout simplement un nouvel examen d'admission que, solidairement, la société des femmes artistes refusa. Le gage de réussite passerait, en fait, par la dissolution des deux associations et par



Gisela Unser



Nu à l'ampoule, 1983, huile sur toile.



Zugunsten einer neuen Form, 1977, bronze avec socle en chêne.



Annemie Fontana



Ruth Issler



Tarnung, 1981, laine et sisal.

la création de nouvelles structures garantissant aux hommes et aux femmes des droits égaux de participation, ainsi que le proposait récemment un membre de notre section.

Les femmes peintres et sculpteurs peuvent faire partie des deux associations, mais elles doivent, maintenant aussi, affronter un jury de sélection, qu'elles soient membres ou non de la SSFSPD...

Les deux associations poursuivent donc un chemin parallèle tout en collaborant à la gestion commune des caisses d'entraide et de maladie, des droits d'auteur, des subventions pour les concours, etc.

Les temps seront mûrs pour un regroupement le jour où la Société des peintres, sculpteurs et architectes suis-

ses considèrera véritablement les femmes artistes comme des collègues à part entière et qu'elle témoignera à leurs œuvres le même respect qu'elle réserve à celles de ses membres.

Femmes Suisses : Mais n'est-ce pas précisément dans le domaine des arts que les différences culturelles entre hommes et femmes devraient le mieux s'estomper ?

Gisela Unser : L'artiste est probablement l'être qui s'approche le plus de cette frontière entre sexes. Beaucoup d'hommes sont doués d'une grande sensibilité, beaucoup de femmes d'un tempérament très affirmé. Pour s'accomplir, il faut développer ses tendances profondes. Je considère qu'il n'y a pas d'art au masculin ou d'art au féminin. Lorsque je regarde une œuvre d'homme, je ne lui reproche pas d'être virile...

Femmes Suisses : Pour créer, il faut un minimum de loisirs, de liberté et de

moyens. Comment conciliez-vous votre activité artistique et votre vie privée ?

Gisela Unser : J'ai toujours éprouvé le besoin de peindre et lorsque mes trois enfants étaient petits, je m'accommodais d'un coin de cuisine ou de salle de bain entre deux tâches ménagères. Depuis quelques années, j'ai pu m'installer dans un atelier et je consacre à la peinture le temps qui me revient après mes engagements familiaux et professionnels de traductrice.

Mais il est vrai qu'une femme hésitera toujours à mettre en cause le bien-être des siens au profit de son accomplissement personnel. La société se charge d'ailleurs de lui rappeler son rôle, tel cet homme sculpteur me demandant dernièrement à un vernissage : « Ne pensez-vous pas que la peinture représente pour certaines femmes une échappatoire pour ne pas procréer ?... »

Propos recueillis par
Michèle Michellod

APRES UNE EXPOSITION COLLECTIVE DES OMBRES AUX TABLEAUX...

En dernière étape, après Zurich, Bâle, Berne et Olten, les cimaises genevoises viennent d'accueillir une exposition collective de la Société suisse des femmes peintres, sculpteurs et décoratrices.¹

Un certain régionalisme en matière d'art nous isole parfois regrettamment de plaisirs esthétiques dont la richesse est à nos portes et il faut d'emblée reconnaître à cette manifestation itinérante le mérite d'élargir nos frontières culturelles.

L'exposition regroupait une soixantaine de femmes aux expressions artistiques les plus variées : de la peinture figurative et abstraite aux sculptures-objets, de la tapisserie tridimensionnelle aux arts graphiques. Un pari peut-être difficile pour le public que de discerner et de suivre, parmi ce foisonnement créateur, la trajectoire personnelle de chaque participante trop brièvement réduite à quelques œuvres.

Mais le nuage d'insatisfaction qu'« Art suisse d'aujourd'hui » pouvait susciter est ailleurs. Il réside dans sa nature même d'exposition collective issue de la sélection d'un jury et de subtils compromis. D'où ce corollaire inévitable d'un certain nombre de discordances sur le plan de la qualité des œuvres présentées, au détriment d'artistes confirmées.

De là à n'y voir que « des choses relevant de l'imagerie et du bricolage »², il n'y avait qu'un pas que des critiques ont allègrement franchi, frappant ainsi d'insi-

gnifiance l'exposition dans son ensemble.

Sans entrer dans l'analyse des arguments avancés qui appartiennent au domaine de la sensibilité individuelle, il faut regretter le dérapage d'une critique d'art à une critique d'art féminin en forme de vieux poncifs et de prêt-à-penser...

On reproche à ces artistes leur complaisance pour certains thèmes, leur prédilection pour telle ou telle technique, jusqu'au choix des matériaux — les réalisations textiles, par exemple — qui dénoterait « une lointaine nostalgie pour les travaux à l'aiguille et autres ouvrages de dames »³ Que voilà une lointaine parenté d'esprit avec Proust constatant que « l'amabilité de la femme, fruit de son éducation, la confinerait toujours dans les arts du néant »...

A quelle sauce, dès lors, accommoder tous ces hommes cartonniers-lisseurs sélectionnés par les fameuses Biennales internationales de la tapisserie, à Lausanne ? En fait, l'art textile est bel et bien sorti de son ghetto féminin. De même qu'il n'existe pas de hiérarchie entre arts majeurs et mineurs, entre matériaux nobles et de seconde zone.

La pierre vaut le sisal : c'est une question de talent, tout simplement.

Michèle Michellod

¹ L'exposition « Art suisse d'aujourd'hui », qui s'est tenue au Musée Rath du 8 décembre 1984 au 27 janvier 1985.

² Journal de Genève, 29 décembre 1984.

³ Tribune de Genève, 4 janvier 1985.

MILEVA MARIC, EPOUSE EINSTEIN UNE SCIENTIFIQUE BRILLANTE ET MECONNUE

Serbe d'origine, venant d'une région alors sous domination autrichienne, Mileva Marić, née en 1875, arrive à Zurich en 1894, y fait sa maturité puis, entre au Poly pour y faire des études de physique et de mathématiques, seule femme d'une volée où est inscrit Albert Einstein.

D'emblée, celui-ci remarque cette étudiante très réservée, mais exceptionnellement douée. Elle lui explique les problèmes mathématiques qui lui échappent. Il en devient vite amoureux.

En 1900, ils terminent tous deux le Poly. Albert accepte bientôt un poste au bureau fédéral des brevets, tout en préparant un doctorat. Ils peuvent se marier. Débutent alors les sept années les plus heureuses de la vie de Mileva et les plus fructueuses pour la pensée d'Albert. Il élabore, entre autres, sa théorie

de la relativité (1905). Mileva la met en formules mathématiques dont on relèvera l'élégance et la simplicité. C'est la célébrité, mais Mileva ne cherche pas à faire connaître la part qui lui en revient. Elle ne veut que la réussite et la gloire pour Albert, dont elle a reconnu le génie.

Après un bref passage à l'Université de Zurich, Einstein est nommé à Prague. Mileva commence à se sentir tenue à l'écart des travaux de son mari. En 1912, retour à Zurich, mais la fissure dans le ménage ne se comblera pas.

Dès 1914, c'est la séparation, puis le divorce et le remariage d'Albert. Ce dernier vit à Berlin, puis aux Etats-Unis, Mileva reste à Zurich avec ses fils. Toutefois, lorsqu'Albert reçoit le prix Nobel en 1922,



Mileva Marić lorsqu'elle était étudiante à Zurich.

Mileva et Albert Einstein à Berne.

il vient à Zurich pour en remettre le montant intégral à Mileva, car il sait ce qu'il lui doit.

Mileva donne des leçons de physique et de musique. Son fils aîné, ses études d'ingénieur terminées, part aux Etats-Unis : elle ne le reverra plus. Le cadet s'enfoncé progressivement dans la folie. Elle-même vit de plus en plus repliée sur elle-même. Zurich l'oublie, dont elle a fait pourtant sa seconde patrie. Elle meurt en 1946.

Cette destinée fait penser, par contraste, à celle d'une autre étudiante émigrée, Marie Sklodowski, de huit ans l'aînée de Mileva. Marie Sklodowski quitta, elle aussi, son pays natal (la Pologne) pour faire ses études de mathématiques et de physique à l'étranger, à Paris. Elle y rencontra Pierre Curie, qu'elle épousa. Bientôt, celui-ci abandonna ses recherches, pourtant prometteuses, pour collaborer à celles que menait sa femme sur la radioactivité. Marie Curie, on le sait, obtint deux prix Nobel pour sa découverte de la radioactivité, le premier avec son mari. Elle mourut en 1934 au sommet de la gloire mais, comme le dira Einstein,

« elle est la seule personne que la gloire n'ait pas corrompue ».

Mileva et Marie ont été liées d'amitié. Mais, même Françoise Giroud, dans sa biographie*, ne semble pas avoir connu la part de Mileva aux travaux d'Einstein.

C'est en 1975 à Novi Sad, la ville dont elle était originaire, que Mileva a été, pour la première fois, reconnue comme la « collaboratrice scientifique » d'Albert Einstein. Puis, à Zagreb, une femme, physicienne et mathématicienne elle aussi, a entrepris de reconstituer le puzzle de la vie cachée de Mileva. Cette biographie est maintenant publiée en allemand. ** Bravo à l'Agenda de la femme suisse de l'avoir signalée.

Perle Bugnion-Secretan

* « Une femme honorable », éditions Fayard

** Truhovic, « Im Schatten Albert Einsteins », Haupt, Berne.

1 FS 03882

BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE ET
UNIVERSITAIRE
SERVICE DES PERIODIQUES
1211 GENEVE 4

9
82

J.A. 1260 Nyon
Février 1985 N° 2
Envoi non distribuable
à retourner à
Femmes Suisses
CP 323, 1227 Carouge